

MATSUURA Rieko

Pénis d'orteil

Roman traduit du japonais
par Jean Campignon



Éditions Picquier

Prologue

Mano Kazumi était l'amie intime d'une connaissance que je ne pouvais appeler une amie, je ne la fréquentais pas suffisamment pour cela. Ce n'était donc qu'une vague relation que je n'avais pas dû rencontrer plus de deux ou trois fois. Et comme, en plus, cela devait bien faire deux ans que je l'avais vue pour la dernière fois, rien d'étonnant donc à ce que je ne parvienne pas à me remettre ses traits en mémoire avant qu'elle se soit trouvée brusquement devant moi.

C'était il y a un mois environ, lorsque Kazumi m'avait appelée pour me faire part du décès de Saizawa Yôko, son amie intime donc, en même temps qu'une mienne connaissance, j'avais été bien incapable de m'imaginer à quoi pouvait ressembler sa tête. Même chose quand elle a appelé ce matin d'ailleurs, cette fois pour m'annoncer qu'elle avait à me parler, j'ai tout essayé pour me souvenir au moins de ses traits – elle serait là dans une heure – et, résultat, je me suis rendormie au beau milieu de cet effort, vu que j'étais toujours au lit, m'étant couchée plutôt tard la veille.

Le bruit insistant de quelqu'un qui n'arrêtait pas de heurter ma porte m'a réveillée et remis en tête la promesse faite il y a une heure à peine, j'ai donc bondi en panique jusqu'à l'entrée. J'ai ouvert la porte, et, dès l'instant où

je me suis trouvée face à Kazumi plantée là avec son petit air de ne pas vouloir déranger, ce visage que tous mes efforts avaient été impuissants à évoquer a déboulé du tréfonds de ma mémoire et, avec cette fois un fort sentiment de déjà-vu, est venu se superposer trait pour trait avec celui que j'avais devant les yeux.

— Ça fait tellement longtemps !

Mano Kazumi s'est inclinée brièvement, laissant flotter un sourire embarrassé sur ses lèvres. Mais bien sûr ! ces joues un tantinet potelées, ces cils inférieurs tout déjetés, cette bouche étrangement charnue pour sa petite, aux lèvres gracieusement ourlées, celle qui se tenait toujours aux côtés de Saizawa Yôko avec cet air de modestie réservée, c'était elle, Mano Kazumi ! Vue comme cela, la physionomie passait aisément pour « jolie », mais à y regarder de plus près, un indéfinissable déséquilibre dans les traits du visage, les yeux, le nez, lui donnait une mine hésitant entre le triste et le comique, comme un enfant qui va se mettre à pleurer. Quelle drôle de bobine a cette fille ! m'étais-je dit chaque fois que je l'avais rencontrée.

Je rangeai mon futon en toute hâte et fis entrer Kazumi. C'était évidemment la première fois qu'elle mettait les pieds chez moi. Une fois casée sous le *kotatsu*, elle entreprit de parcourir d'un œil étonné les six tatamis de mon intérieur.

— Il n'y a pas de traitement de texte, ni de télécopieur ! fit-elle remarquer. Ça ne ressemble pas beaucoup à un antre d'écrivain.

— Dites plutôt au foyer du Japonais moyen, car il n'y a pas non plus de magnétoscope, ni de lecteur CD !

— Etes-vous à ce point dans la gêne ? Je voyais souvent Yôko pencher la tête d'un air perplexe en se demandant : « Je ne comprends pas pourquoi M. ne travaille pas. »

— Les quarante-neuf jours¹ de Saizawa sont terminés ? m'enquis-je pour changer de conversation.

— Oui, depuis trois jours à peine, dit Kazumi en prenant un air affligé. Ce n'est pas vraiment ce qu'il y a de plus agréable, d'être celle qui découvre le corps ! Il y a trois jours encore, j'en rêvais pratiquement toutes les nuits... Parce que – je ne vous ai pas dit ? – Yôko est morte avec une robe blanche nette et pimpante, comme en portent les jeunes filles de bonne famille, pas du tout son genre, d'ailleurs, car elle aimait plutôt le voyant. Mais, figurez-vous qu'elle s'était enroulée autour du cou une espèce de corde de paille, pas du tout en rapport avec le costume, vous imaginez ça, vous ? C'était tellement invraisemblable, j'avais beau faire, je ne pouvais pas détacher mon regard.

Yôko s'était pendue au bouton de porte de la salle de bain de son trois-pièces-cuisine. Vingt-deux ans ! Il paraît qu'elle s'était bien coiffée, avec les cheveux soigneusement relevés, et qu'elle s'était même fait un soupçon de maquillage.

— La veille au soir, elle m'avait appelée chez moi. Elle voulait que je l'emmène au bureau le lendemain avec ma voiture parce que, disait-elle, elle avait dû laisser la sienne quelque part. Et comme ça, je suis passée la prendre... et voilà... Si elle avait décidé de se tuer, pourquoi me demander de venir la prendre ?

— Elle voulait que ce soit vous qui la découvriez, cette question !

1. « L'esprit d'un mort plane sur le toit de la maison jusqu'au quarante-neuvième jour après le décès », dit-on. C'est le grand voyage, la période pendant laquelle l'âme du défunt erre avant de se réinstaller dans une autre existence, une fois close la délicate comptabilité des rétributions pour les actes, bons ou mauvais, posés dans l'existence qu'il vient de quitter et qui doivent décider de son statut dans l'échelle compliquée menant à la « libération finale », c'est-à-dire la cessation du jeu subtil et cruel des réincarnations. Plus pratiquement, les « quarante-neuf jours » indiquent la messe bouddhique la plus importante dite pour la bonne installation de l'âme du défunt dans sa nouvelle existence.

— Vous croyez que c'est ça ?

Kazumi ramenait ainsi toujours la même question, était-ce candeur ou balourdise, c'était plutôt difficile à dire, et je me suis souvenue d'avoir déjà eu du mal à trancher. C'était il y a deux ans, Yôko était un jour apparue flanquée de cette Kazumi qu'elle avait prise pour bras droit dans l'entreprise qu'elle avait fondée. Profitant d'un moment d'absence de Yôko, Kazumi m'avait déclaré, pratiquement en me chuchotant dans l'oreille, qu'elle ne comprenait vraiment pas pourquoi Yôko l'avait invitée à rejoindre son entreprise, elle qui n'y connaissait rien en comptabilité et qui finalement ne servait pas à grand-chose. « Mais parce qu'elle a confiance en vous ! cela me paraît évident ! » lui avais-je répondu, et comme aujourd'hui, elle m'avait murmuré, sur le même ton : « Vous croyez que c'est ça ? »

Tout au contraire de Kazumi, Yôko avait tendance à lire jusqu'au fond des choses, outre que cette lecture était copieusement teintée de dégoût du monde. Jusqu'au concept même de l'entreprise qu'elle avait imaginé qui suintait une vision cynique de l'humanité. Ce jour-là Yôko m'avait exposé, avec des accents fiévreux qui ne lui ressemblaient guère, la nature des activités de sa société.

— Il s'agit d'une espèce d'industrie de mœurs, mais on n'y vend pas du sexe, non ! On y vend de tendres sentiments, avait-elle commencé.

— Tiens, c'est quelque chose qui peut se commercialiser ? avais-je répondu.

— En gros, oui, c'est possible ! Bien sûr, il y a aussi l'amour qui ne peut pas s'acheter avec l'argent. C'est que les jeunes femmes d'aujourd'hui raffolent des hommes qui ont de l'argent, exactement comme les professionnelles.

— Bon, disons que c'est un peu la règle universelle.

— Mais une chose que vous ignorez peut-être, c'est que les femmes qui aiment l'argent ne fréquentent pas

toujours les hommes riches uniquement par calcul. Elles ne sont pas toutes à les observer froidement et à calculer comment les séduire et les mener par le bout du nez.

— Et alors ?

— Ce n'est pas par pur intérêt, je veux dire. Ce n'est pas parce qu'ils les gavent de fins gueuletons ou les couvrent de somptueux cadeaux. Non, aucun rapport avec tout cet aspect « bonne occasion à saisir », car il y en a beaucoup, et plus qu'on ne l'imagine, qui se sont mis en tête que ces hommes, elles les aimaient en toute ingénuité. Se mettre en tête, c'est, si on peut dire, quand leur amant vogue vent en poupe et roule sur l'or, répéter à tout bout de champ : « Comme je l'aime mon cher et tendre ! », alors que si le cher et tendre a le malheur de tomber en panne sur l'autoroute des élites, de contracter un mal incurable ou d'essuyer la faillite de son père millionnaire, on les voit faire volte-face et crier sur les toits sans vergogne : « Oui, je me croyais amoureuse, et ce n'était qu'une illusion ! » Et de planter là le cher et tendre sans autre forme de procès. Les filles comme ça sont légion. Et dès qu'elles ont déniché le suivant, les voilà reparties : « Cette fois ça y est, c'est l'amour, le vrai ! »

— Cela se voit, en effet.

— Et justement, moi qui voyais ces filles autour de moi, loin de les critiquer, je n'ai pu m'empêcher d'admirer leur étonnante aptitude à susciter en elles d'aimables élans passionnels en échange de profit, quand bien même ne serait-ce qu'illusion ou entêtement. Alors pourquoi ne pas utiliser ces aptitudes ? C'est de ce constat qu'est née l'idée de monter mon petit commerce.

— Evidemment, même si ce n'est pas contre des avantages, des pseudo-sentiments amoureux, cela doit pouvoir se sécréter assez facilement, il me semble. D'autant plus qu'il y a pas mal de gens romanesques avides de connaître l'amour à tout prix !

— Tout à fait ! Et c'est là que je me suis mise à réfléchir. Supposons, me suis-je dit, qu'il existe un certain type de femme capable de nourrir l'illusion de l'amour, ou un sentiment proche, ne devrait-on pas exploiter cette belle faculté ? Ne serait-il pas possible, par un travail d'auto-suggestion délibéré, de les amener à jeter leur dévolu sur n'importe quel partenaire ? Bien sûr, il pourrait y avoir de rares cas de partenaires qui, pour des questions de goût ou de seuil de tolérance, découragent toute tentative de se faire aimer. Mais, à part ceux-là, il devrait être possible d'aimer n'importe qui, quel que soit son physique ou son caractère.

— On peut donc décider ou non d'aimer ? C'est ça, votre idée ?

— Exactement. Même si le véritable but est le profit, s'il s'agit d'une femme capable de nourrir, à la frange de sa conscience, le projet d'aimer ingénument le partenaire qu'elle fréquentera, pour peu que l'on développe chez elle cette aptitude moyennant un contrat financièrement avantageux – quoique ce ne soit pas un procédé très raffiné, j'admets –, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle se mette vraiment en tête que si elle fréquente ce monsieur c'est parce qu'elle l'aime, et que c'est pour des motifs absolument indépendants de tout contrat passé, ou de toute somme d'argent perçue.

— En théorie du moins.

— Ici, nous recrutons des filles et nous les formons à l'auto-hypnose. De sorte que, même s'il s'agit d'un petit chauve à la peau grasse et au cheveu hirsute, même un de ces hommes dont la conversation se vautre dans la suffisance ou la plaisanterie scabreuse, elles s'appliqueront à éprouver un sentiment offrant toutes les apparences de l'affection. Comment ? En faisant foisonner en elles le moindre indice positif relevé chez le bonhomme, et qu'il n'est vraiment pas possible de haïr, comme par exemple l'ongle qu'on lui trouvera mignonnement dessiné ou un

manque d'assurance signalé par un dos trop voûté et faisant qu'on ne pourra jamais s'appuyer sur lui. L'essentiel en cette affaire n'étant pas d'être habile à feindre d'aimer, mais bien d'être capable de s'investir avec crédibilité dans une situation d'amour virtuel. Et c'est sur ce point que nous sommes assez différents de la traditionnelle maison de rencontres d'âmes sœurs.

— Vous vendez donc de l'amour, comme si c'était un contrat d'affaire ?

— Mais attention, ce n'est pas de la prostitution déguisée. Car il s'agit uniquement de faire rencontrer aux messieurs qui viennent nous trouver en quête d'affection, des filles bien préparées à en dispenser. Le but est de favoriser les germes d'une relation présentant toutes les apparences de l'amour entre la fille et le client une fois qu'elle lui aura été présentée. Et que la relation évolue ou non vers le rapport charnel, que le pseudo-amour s'épanouisse en amour véritable qui les mènera au mariage, nous, on ne veut pas le savoir. Il existe par exemple des cercles privés qui vous présentent des conjoints potentiels. Mais notre système à nous se situe plutôt à mi-chemin avec les clubs de rencontres. Ce qui est nouveau chez nous c'est que notre objectif n'est ni le mariage, ni les rapports sexuels crus, mais bien l'amour.

Après avoir opiné à maintes reprises à l'exposé péremptoire, technique et torrentueux de Yôko, je formulai tout de même un doute :

— Mais est-ce qu'il se présentera jamais un homme aussi enclin à tomber amoureux ? Et s'il existe, pourrait-il se satisfaire d'un pseudo-amour de cette nature ?

— Ma chère M., répondit Yôko avec une belle assurance, ce que désirent les hommes et les femmes de ce vaste monde, ce sont des amours qui n'amènent aucun tracass, qui ne blessent pas, des amours pas trop lourdes à porter, agréables et confortables, des amours qui ne soient jamais un fardeau. De véritables amours qui peuvent

devenir pénibles et parfois même horriblement gênantes, personne n'en veut ! Ce qu'on veut, c'est la douceur et rien que la douceur de l'amour. Et moi, j'ai créé l'organisme qui répond aux exigences de ces gens.

Une chose encore que je voulais demander :

— Vous les fréquentez, vos clients ?

— Moi je gère, sans plus.

— Pourquoi non ?

— C'est que... dit Yôko, pour la première fois devenue évasive, je ne souhaite pas le faire.

— Oui, mais pourquoi ? insistai-je.

— C'est que moi, tout ce qui est pastiche d'amour, ce n'est pas mon fort.

— Oui, mais enfin, vous avez monté cette entreprise dans quel but ?

— Il n'y avait pas vraiment de but. L'idée m'est venue comme ça, c'est tout ! D'autant plus qu'en ce moment rien ne me tente particulièrement.

Ce petit rire morne que fit Yôko pour assortir sa réponse étrangement sans force, je ne peux pas l'oublier. Cette jeune personne ne manquait ni d'arrogance ni de hauteur, en même temps qu'elle se trouvait habitée par quelque chose de poignant.

Kazumi n'était pratiquement pas intervenue dans cette conversation échangée avec Yôko, se bornant à souligner d'un rire l'une ou l'autre expression employée par son amie. Pour autant que je puisse en juger, même si l'on pouvait les considérer comme deux amies intimes, ce n'était pas exactement le duo sympathique de copines où règne l'entente parfaite, avec une même sensibilité, une même façon de voir les choses, car leur relation participait plutôt, chez Yôko, d'un lourd investissement affectif sur Kazumi, et chez Kazumi, d'une candide réceptivité à ce sentiment. J'imaginais très bien l'apaisement que Yôko pouvait trouver auprès de quelqu'un comme Kazumi, mais pas du tout, par contre, comment Kazumi pouvait

comprendre la sensibilité de Yôko. Je me disais même qu'à la longue cela avait dû occasionner bien des blessures.

Kazumi but une petite gorgée de sa tisane d'orge, lâcha un soupir :

— D'abord, moi je ne penserais même pas à me suicider si j'avais une amie qui m'est chère au point de souhaiter qu'elle soit la première à découvrir mon cadavre.

— Présentait-elle des symptômes suicidaires ?

— Non, pas que je sache. Yôko était toujours très gaie. Peut-être un peu moins bavarde, mais quoi de plus normal quand on se voit six jours par semaine, on avait un peu fait le tour de tous les sujets. Il faut dire que je ne suis pas des plus fines, et sans doute aurais-je été incapable de remarquer un changement chez elle. Elle me le disait souvent d'ailleurs, Yôko, que j'étais empotée.

— Ah, quand même ?

Cela m'avait échappé.

— Comment ça, quand même ? fit Kazumi l'œil arrondi de surprise. Parce que vous aussi, vous me trouvez empotée ?

— Enfin... répondis-je en m'efforçant de ne pas rire, je veux dire que vous êtes une fille très docile, extrêmement gentille, mais sans être du genre terriblement sensible aux choses.

— Vous croyez ?

Lovership, l'agence de prestations amoureuses fondée par Saizawa Yôko, avait été un succès. Elle défrayait la chronique dans les médias. Pas un seul qui ne traitât de Lovership, ce curieux négoce conçu par une fille de vingt ans qui accédait d'emblée à une vaste notoriété. Débordant la nature des activités de l'entreprise, l'intérêt s'étendit naturellement à sa fondatrice, les magazines et autres publications abondaient en articles et interviews aux titres rebattus du genre : « Vingt ans, belle, intelligente et pourrie de talent : elle se permet d'innover en morale ! »

Les photos qu'on y trouvait renvoyaient à une fille assez ressemblante à Yôko, sans être vraiment elle, le nom annoncé était « Ugetsu Misa ». Yôko avait eu la sagesse de s'abriter derrière un sosie.

Apparemment, Lovership poursuivait une ascension stable, un parcours sans faute. Ses bureaux émigrèrent des locaux modestes des débuts à un immeuble de Nogizaka. On vit même surgir quelques sociétés rivales. Plusieurs filles enregistrées à Lovership convolèrent heureusement avec leur client, et la cérémonie nuptiale occupait obligatoirement l'heure d'antenne de l'après-midi. D'autres filles publièrent des nus assez remarquables pour trouver à se caser comme starlettes à la télé. Bref, les chroniques n'étaient jamais en panne de sujets.

Mais Yôko elle-même n'était guère brillante. Quand elle m'avait appelée, il y a six mois environ, sa voix était d'un sinistre achevé.

— Cette fois, je fonde une succursale, une *Culture School* où l'on apprend la cuisine et tout.

— Vous allez apprendre à cuisiner à vos ouailles ?

— A elles, mais aussi aux filles ordinaires, ce qui me permettra de prospecter de nouveaux membres.

— Vous ne vous endormez pas sur vos lauriers...

— Oui, mais plus par désespoir qu'autre chose. Tout me barbe !

— Comment ça ?

— Quand je vois tout ce qui traîne chez moi, filles, garçons, ceux des médias y compris, je finis par détester les gens. Comique ou tragique, j'ai peur d'être inapte à aimer le genre humain. Les femmes surtout, je les déteste. Jamais chez elles la moindre aspiration, la plus petite manifestation positive pour ouvrir son chemin de ses propres mains.

— Vous devriez dételer.

— Je crois, oui.

Par dételer, j'entendais évidemment liquider sa société. Elle, c'était sa vie qu'elle avait liquidée. Mais je ne crus pas devoir mentionner à Kazumi ce ton de voix lugubre que j'avais entendu chez Yôko.

— Et Lovership, qu'est-ce que ça devient ? enchaînai-je.

— Racheté par une entreprise. Mais moi, je suis complètement claquée ! déclara Kazumi. Un silence s'interposa, puis elle reprit : J'ai comme l'impression que je traîne la malédiction de Yôko.

— Quelle idée !

— Oui, je prenais trop à la légère ses élucubrations. J'aurais pu me préoccuper de la comprendre un peu tout de même.

— Comprise ou pas comprise, elle vous aimait, je pense ?

— Raison de plus ! Pourquoi m'avoir ainsi imposé le spectacle de sa mort ?

Le ton soudain véhément de Kazumi me fit battre un peu en retraite :

— Pensez-vous que ce soit pour vous jouer un vilain tour ?

— Je ne veux pas y songer.

— Simple conjecture... commençai-je en m'appliquant à choisir soigneusement mes mots, mais en vous infligeant le spectacle de sa mort, n'a-t-elle pas cherché à créer une relation très forte avec vous ?

— Mais nous étions liées, ça faisait déjà pas mal de temps !

— Non, plus intensément encore ! Sur un mode qui s'incrute dans la chair.

Kazumi fit le visage de celle qui ne comprenait pas. Moi je ne cherchai pas à la persuader de force.

— Au fait, vous vouliez me parler ? A quel sujet ?

— Oui, j'oubliais ! fit Kazumi en rectifiant sa position assise. Avant-hier, j'ai fait un rêve.

— De qui, de Saizawa ?

— Non, il ne s'agissait pas de Yôko.

Puis, marquant un temps de respiration, elle ajouta dans un souffle en articulant très distinctement :

— Mon orteil droit était devenu un pénis.

Je plantai mon regard dans le visage de Kazumi.

— Que dites-vous qui était devenu un pénis ?

— Mon orteil droit !

Une société de prestations amoureuses, à présent un orteil droit qui devient pénis, où veut-elle m'emmener ? me dis-je en riant. Entraînée par mon rire, Kazumi sourit d'une joue et entreprit de me raconter l'affaire par le menu.

— C'était un rêve très court, pas du tout dramatique. J'ai eu soudain conscience que mon orteil droit était un pénis. Comme c'était dans mon rêve, je n'ai évidemment pas été surprise, pas plus que je n'ai douté un instant d'une chose aussi absurde. J'ai simplement accepté le fait tel quel, très émue : « Oh ! j'ai un pénis ! » Si cela avait été le pénis d'un autre, rien de bien extraordinaire, mais le sien, c'était une trouvaille, non ? « Chic alors ! » je me suis dit en sautant de joie. Tous ces plaisirs mystérieux auxquels les femmes ont toujours voulu goûter et qui leur étaient toujours restés défendus, ces plaisirs fastueux de l'organe sexuel du mâle qu'elles avaient toujours dû se borner à tourner et retourner dans leur imagination, voilà que moi, j'allais enfin les connaître ! Dans la réalité, je me serais certainement fait du mauvais sang en trouvant que cela n'arrivait jamais qu'à moi ces histoires, mais dans mon rêve, je ne me sentais pas du tout embarrassée, même qu'au moment où je m'exclamais « Chic alors ! » j'avais déjà empoigné mon Pénis d'orteil et commencé à l'astiquer.

Je riais à en marteler de la main la table du *kotatsu*.

— C'est que même en rêve, on éprouve des sensations, reprit Kazumi. Le seul fait d'avoir empoigné Pénis

d'orteil, c'était, comment dire, c'était bon, voilà ! On sent naître comme une espèce de douceur, une démangeaison, ou plutôt un frémissement. Dès qu'on commence à l'astiquer, l'orteil s'enfle, gonfle, la sensation de plaisir grimpe, l'approche de l'orgasme me faisait battre le cœur, tellement j'en avais envie, et... au lieu de cela...

Kazumi baissa soudain le ton :

— En fait, le point culminant est arrivé plus tôt que prévu. Et pas du tout comme je le croyais, car à l'instant même où je sentais que le plaisir commençait à se diffuser à toute vitesse et qu'une chaleur irradiante m'emportait, voilà que Pénis d'orteil s'est ratatiné ! Pour le coup, j'étais écroulée. Comment ? Ce n'était que cela, toute cette jouissance masculine ? je n'ai pu m'empêcher de murmurer. Et là-dessus je me suis réveillée.

Depuis un moment, lequel, je ne saurais préciser, j'écoutais avec avidité. Était-ce parce que la voix et le visage de Kazumi, quand elle affirmait que « le seul fait de l'avoir empoigné, c'était, comment dire, c'était bon ! », donnaient vraiment l'impression de quelqu'un qui se remémorait avec tendresse les joies d'une expérience sexuelle, mais son histoire avait passé telle quelle, toute palpitante. Au point que, tout en prêtant l'oreille à son récit, j'eus moi-même la nette sensation que l'orteil de mon pied droit devenu turgescent avait frémi. J'appliquai même une pression sur cet orteil droit, qui n'avait d'ailleurs aucune raison d'être un pénis. Au lieu de balayer d'un éclat de rire la cocasserie du rêve de Kazumi, fabuleusement absurde, à vrai dire, voilà que par contagion sympathique j'en avais fait moi-même l'expérience.

— Que se passe-t-il ? demanda Kazumi d'un air soupçonneux en sentant gigoter nerveusement mon pied sous le *kotatsu*.

J'allais répondre que ce n'était rien que déjà s'élevait la voix de Kazumi, soudain claire et lumineuse.

— Dites donc, vous n’auriez tout de même pas un pénis d’orteil, par hasard ?

— Cette idée ! fis-je dans un petit rire forcé. Mais vous n’avez pas d’inquiétude après un rêve pareil ? Vous ne vous demandez pas s’il ne vous est pas venu de pénis au bout de l’orteil droit ?

— Mais si, je m’en fais, justement ! répondit Kazumi en portant la main à son pied. Depuis que j’ai fait ce rêve, je n’arrête pas de me tracasser. Que faire si le rêve se matérialisait ? Ce serait embarrassant tout de même d’avoir un pénis. Je ne sais combien de fois par jour j’ai envie d’ôter mon mi-bas pour vérifier. Encore ce matin, à peine levée j’étais déjà à m’inspecter le pied.

La main de Kazumi allait et venait sur son pied.

— Tiens, en ce moment, là, j’ai une envie folle d’enlever mon mi-bas, dit Kazumi en laissant errer ses doigts sur l’élastique de son mi-bas. M., vous seriez gentille de jeter un coup d’œil ? demanda-t-elle en faisant surgir de sous la couverture du *kotatsu* un pied enfilé d’un mi-bas noir qu’elle fit atterrir devant moi. Inutile de dire qu’ôter les chaussettes des gens n’entre pas dans mes goûts.

— Vraiment ?

— Vite, regardez !

Gagnée par son ton résolu, je glissai à contrecœur les deux index sous l’élastique du mi-bas de Kazumi. Il se déroula jusqu’en bas, tiré d’un seul élan. La vue de son bout de pied mis au jour me fit écarquiller les yeux.

L’orteil du pied droit de Mano Kazumi était bel et bien un pénis !

1

Confrontée avec mon Pénis d’orteil, M. accusa bien de rapides clignements d’yeux, mais sans pour autant retenir son souffle ni pousser de cri. Le mi-bas demeuré suspendu en point d’orgue à sa main, elle observa attentivement la chose qui s’offrait à son regard.

Remarquable par son hypertrophie prenant naissance à la première phalange, l’orteil avait pris très exactement un galbe de champignon. Moi-même, je ne m’étais pas encore accoutumée au processus de transformation acromégalique de cet orteil. Tant sa teinte fortement rougeâtre qui le différenciait nettement des autres orteils, que son épiderme lisse au point que l’œil ne distinguait plus les pores ou l’empreinte digitale, chaque fois que j’ôtai mon mi-bas, je trouvais cela fort curieux. Mais c’était sans doute la déformation de l’ongle la plus terrible. Là où c’était plat auparavant, bosselait à présent vers l’extrémité du champignon une espèce d’hémisphère d’environ un centimètre de diamètre luisant comme une perle. Aux yeux de M. qui se trouvait en face, la pelote de l’orteil devait offrir l’apparence de l’as de cœur renversé d’une carte à jouer.

Déposant finalement mon mi-bas à côté d’elle, M. se croisa les bras.

— Evidemment, c’est... cela, n’est-ce pas.

Une certaine fièvre animait sa voix qu’elle tenait cependant confinée dans le registre grave. Confrontée à

un phénomène inexplicable, elle était apparemment incapable de dissimuler son agitation.

J'eus un rire amer. Lorsque j'avais pris la résolution de faire voir cet orteil à quelqu'un, le nom de M. m'était venu tout de suite à l'esprit, parce que j'avais escompté qu'elle au moins ne ferait pas étalage de réactions outrancières qui m'éreinteraient les nerfs, qu'elle n'ameuterait pas le voisinage sous le coup de l'épouvante, ni ne détournerait la tête en piquant un fard, ou en perdrait la parole pour se plonger dans une réflexion grave et poignante en se prenant la tête dans les mains. Et de fait, je ne m'étais pas trompée.

— A y regarder de très, très près, fit remarquer M., tout en changeant mon pied d'angle pour faciliter l'observation, cela ne ressemble pas parfaitement au machin. D'abord, il n'y a pas de prépuce, ni de méat urinaire. Par contre il y a un vestige d'ongle. Mais ça y ressemble tout de même furieusement, au P... !

— Au P... ?

— Oui, P... pour pénis. On désigne la chose par son initiale, si vous voulez bien ?

J'étais si déconcertée que j'en oubliai d'acquiescer, mais M. avait l'air on ne peut plus sérieux.

— Puis-je poser quelques questions ?

— Posez toujours.

— Ce machin, quand vous éternuez, par exemple, ça ne se change pas en rose ?

— Pas du tout, non.

— Et pas davantage quand c'est exposé aux rayons de la pleine lune ?

— Ça ne semble avoir aucun rapport avec les phases de la lune.

— Et vous n'avez pas eu recours à la chirurgie plastique ?

— Même chez les pervers les plus tordus, on ne doit pas en trouver un seul pour se faire poser un machin pareil à cet endroit, je pense !

— Bien sûr, bien sûr ! fit M. en se mordillant la lèvre, signe de profonde réflexion. Mais ça a beau ressembler très fort au P..., je ne vois vraiment pas comment un véritable P... pourrait vous pousser sur l'orteil. Qu'est-ce que ça pourrait bien être, en définitive ?

Tout en parlant, elle avait étendu la main et faisait glisser ses doigts de la racine à l'extrémité de Pénis d'orteil, comme pour le caresser.

Je veux croire que son manège n'était dicté ni par la malice ni par une curiosité salace. Je pense tout simplement que M. avait voulu exprimer ses questions par des gestes, mais sans arrière-pensée. Si ce n'est que les déplacements de ses doigts avaient été trop doux, trop délicats. Pénis d'orteil avait reçu les douces stimulations et un sang chaud commençait d'y affluer, au rythme des pulsations cardiaques. Faisant battre en retraite ma jambe que j'avais étendue, je couvris la pointe de mon orteil de mes mains. M. me fixait, absente.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ?

Il n'y avait pas de « Eh bien » qui tienne, simplement, mon pénis repoussait la paume de la main qui le couvrait.

— Peut-être bien que ça se dresserait ?

— Mais je vous l'ai dit, non ?

— C'est comme dans le rêve alors ? Ce n'est pas un machin que vous avez de naissance, ça vous a poussé comme ça tout d'un coup, un beau jour ? Et physiologiquement parlant, il a les mêmes réactions que le P... ?

Ce n'était vraiment pas le moment de répondre, car je tentais désespérément de contenir le gonflement turgescant de cette chose. Mon orteil avait atteint deux fois son volume normal et n'entendait pas se laisser comprimer de la sorte, car voilà à présent qu'il se courbait, se gondolait de-ci de-là. Redoublant de vigueur dès que je l'emprisonnais dans mes doigts pour tenter de le réduire de vive force, il réclamait davantage de stimulations, s'échauffait. Et à ma grande détresse,

l'exigence de Pénis d'orteil était devenue aussi ma propre exigence. Il me fallait satisfaire ce pénis séance tenante ! Mais il était évidemment hors de question de se livrer à un pareil manège devant quelqu'un. La conduite de M. manquait vraiment de délicatesse. Elle m'était devenue odieuse.

Me saisissant le poignet, M. m'éloigna la main du pied. L'orteil à la forme impossible se trouva exposé à l'air. La pudeur me fit détourner la tête.

— C'est de votre faute !

— De ma faute ? répéta M. d'un air surpris, mais je n'ai fait que l'effleurer !

— Ce machin, il vous aime !

— Ce qui veut dire que le machin, qui n'est pas habitué aux stimulations, est hypersensible, conclut M. nullement perturbée par mon sarcasme et déversant sur Pénis d'orteil le regard du clinicien infiniment miséricordieux. Que prescrire dans un cas pareil ? Aspersions d'eau glacée pour refroidir ?

Les bras m'en tombèrent.

— Ce n'est pas votre problème, c'est pour ça que vous vous permettez des plaisanteries !

J'avais dit cela pratiquement au bord des larmes. Il y a un moment, M. m'avait taxée d'apathie, mais n'était-ce pas elle l'apathique ?

— Je ne me permettrai pas de plaisanter !

M. se leva et se dirigea vers la cuisine pour en ramener une serviette mouillée. Elle me la tendit pour que je me l'enroule autour du pied. Nous étions en mars, l'eau du robinet était passablement glacée, un frisson me parcourut l'échine. J'accusai la brutale contraction de l'orteil.

— Pardonnez-moi ! fit M. en rectifiant sa position agenouillée pour piquer de la tête dans un salut cérémonieux.

J'optai donc pour le pardon à M. Lorsqu'on déroula la serviette, Pénis d'orteil paraissait lui aussi en train de

recouvrer son calme. Un soupir de soulagement s'échappa de mes lèvres.

— Depuis quand est-ce ainsi ? demanda M. qui revenait à la charge avec ses questions.

— Depuis avant-hier.

C'était dans la soirée d'avant-hier, j'avais eu ce rêve raconté à M. La veille, on avait célébré les quarante-neuf jours de Yôko. Il faut dire que tous les soirs, je n'étais pas plus tôt au lit que je me mettais à penser à elle et à tout retourner dans ma tête, et comme chaque jour elle m'apparaissait en rêve, morte, telle que je l'avais trouvée, j'avais plutôt peur de m'endormir. C'est pourquoi, n'ayant pratiquement pas dormi de plusieurs jours, j'avais ressenti soudain, dans l'après-midi, un terrible coup de fatigue.

J'avais dû faire trois bonnes heures de sieste, car au réveil je m'étais sentie assez en forme. Réchauffée dans tous les recoins de mon corps, une sensation que je n'avais plus éprouvée depuis longtemps. Je sentais mes jambes, mes bras revigorés, débordant d'énergie, j'eus même le sentiment que toute la fatigue accumulée depuis la mort de Yôko s'était quelque peu dissipée. Bondissant du lit, je me dis que je pourrais me payer le luxe, après si longtemps, de me concocter un bon petit dîner, mais je fus incapable de me mettre en train tout de suite. A cause de l'arrière-goût épais que me laissait le rêve que je venais d'avoir, mais aussi parce que mon orteil droit m'élançait de manière plutôt agréable.

Complètement idiot, mais plutôt plaisant, ce rêve que je venais d'avoir. Mon orteil s'était transformé en pénis, vous imaginez ça, vous ? Bon, ordinairement ce n'est pas que les sensations d'un pénis soient pour moi totalement dénuées d'intérêt. Mais moi qui n'avais jamais été tenaillée par des désirs impérieux du genre « il me faut un pénis » ou « je voudrais devenir un homme », comment avais-je pu rêver cela ?

Plutôt qu'au raisonnement, je cédai à l'invite du souvenir des élancements de mon orteil, et je me mis à ruminer mon

rêve. Ce coup au cœur à l'instant où je m'étais découvert un pénis au bout du pied ! Sans faire ni une ni deux, j'avais allongé la main et... ce plaisir au moment où je l'avais saisi... Puis, s'amplifiant avec les mouvements de ma main, ces palpitations ! Cela avait beau être un rêve, j'étais ravie d'avoir pu faire une expérience aussi agréable. Dommage que l'orgasme ait été si faiblard. Sans doute était-ce dû au fait que je n'avais pu imaginer que fort imparfaitement ce qu'était un orgasme de pénis. Mais si, à l'état de veille, je retournais dans ma tête le plaisir du pénis, je pouvais imaginer un orgasme exceptionnellement brillant. Ceci parce que, consciemment, je faisais travailler mon imagination en substituant un orgasme qu'il m'était possible d'éprouver moi-même. Mais dès lors que dans le rêve le pénis se trouvait en bout de pied, peut-être que le transfert n'avait pas été aussi heureux. C'était bien dommage. S'il m'était donné de rééditer ce rêve, je vous garantis que j'y ferais un orgasme exemplaire.

Tout de suite, le désir me prit de raconter à quelqu'un ce rêve que j'avais eu. Quelqu'un qui ne fronce pas le sourcil devant la vulgarité de la chose, mais qui me prête une oreille attentive et bienveillante, bref quelqu'un avec qui je puisse m'entretenir sans contrainte. Et c'est là que resurgit le visage de Yôko. A l'instant même mon cœur qui était plein d'allégresse coula d'une pièce. Elle n'était plus, l'amie intime sur qui je pouvais entièrement me reposer, l'amie toujours prête à entendre mes histoires. Jamais plus je n'en retrouverais d'aussi douce, quand bien même je vivrais des dizaines d'années encore. Non, Yôko n'était pas une personne que tout le monde s'accordait à trouver gentille. Son gros défaut c'était d'être outrancière dans ses penchants comme dans ses aversions, à telle enseigne que je me disais souvent qu'elle devrait se montrer un peu plus aimable avec les autres. Mais pour moi elle était vraiment l'amie agréable, unique, comme on n'en fait plus.

Quand était-ce arrivé ? Oui, à une de ces réunions exclusivement entre femmes. A l'une d'elles qui avait lancé le thème « Si vous étiez un homme une journée seulement, que feriez-vous ? », je me rappelle que Yôko avait rétorqué de but en blanc : « Je me châtre ! – Summum du narcissisme ! » avait commenté quelqu'un dans l'assistance, pour s'entendre rectifier immédiatement par Yôko : « Dites plutôt que c'est le summum du romantisme ! » Quelle interprétation aurait-elle donnée de ce rêve de pénis venu à l'orteil ? C'était justement le type de rêve qu'elle risquait d'avoir beaucoup plus que moi.

Au fait, j'y songe, pendant la sieste que j'ai faite il y a un instant, Yôko ne m'est pas apparue en rêve. Comme je faisais ce constat, secouée par un pressentiment, j'envoyai voler ma couette. Et c'est à ce moment-là que j'eus connaissance de la calamité bien réelle survenue à mon orteil droit.

Inutile de dire combien je fus effrayée, je ne voulais pas y croire. Le sentiment que j'éprouvai ne peut se définir en un mot, c'était plutôt un tourbillon dans ma poitrine, fait à la fois d'inquiétude et de curiosité, qui me fit demeurer un moment sur mon lit clouée par une stupeur abyssale. Je pensai immédiatement à allumer ma lampe de chevet, vérifiai sous l'ampoule de quinze watts qui m'obligeait à écarquiller les yeux : non, je n'avais pas mal vu. Nulle envie cependant de toucher avec la main. Non pas que je me refusais à croire à ce phénomène bizarre et monstrueux qui me tombait dessus à l'improviste. C'était parce que je me disais que si j'allais réveiller, par des attouchements irréflechis, ces sensations qui parcouraient Pénis d'orteil, je m'engagerais sur une voie lourde de conséquences.

Mais voilà, ce fut la forme de Pénis d'orteil, difficilement qualifiable, sinistre ou belle, qui m'induisit en tentation. Et, en retenant mon souffle, j'étendis très précautionneusement la main en direction de l'extrémité de mon pied.

Si la main, qui était à un doigt, si je puis dire, d'atteindre Pénis d'orteil, arrêta sa progression, ce fut à cause de la sonnerie du téléphone. Une chance d'avoir mon attention détournée, me dis-je en me roulant sur le flanc pour saisir le cordon qui serpentait à terre.

— Ah, tu es là ? C'est moi !

Masao ! Quel plaisir d'entendre résonner à mon oreille sa voix familière, cela faisait bien longtemps, même si je ne voyais pas comment elle aurait pu calmer l'ébranlement dont j'étais actuellement la proie.

— Je fais un saut jusque chez toi, là tout de suite ?

Il fallait que ça tombe maintenant pour que j'achève de perdre la tête ! D'habitude, plutôt que de venir chez moi, Masao préfère que ce soit moi qui aille chez lui. Assez étrange donc qu'il veuille venir.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de bien particulier, mais c'est Haruhiko qui menace de débarquer. Il m'a appelé il y a un moment, il voulait me voir. Je lui ai dit que ça n'allait pas, que j'étais avec toi, c'était un mensonge mais il a insisté en disant que ça n'avait aucune importance. Il est gonflé tout de même ! Alors je me suis fâché, j'y ai dit que quand c'est non, c'est non, et j'ai claqué le téléphone. Tel que je le connais, il est bien capable de débarquer malgré tout, tu ne crois pas ?

Haruhiko était un des condisciples de Masao à l'université. Ils étaient liés depuis leur entrée à l'université, toujours ensemble, à prendre des petits jobs ou à voyager. Et voilà qu'il y a trois mois, alors que les examens de fin d'études étaient imminents, il avait été mis en quarantaine pour avoir fauché la petite amie d'un camarade. Je l'avais déjà rencontré et l'avais trouvé pour le moins bizarre, car Masao n'avait pas plus tôt quitté sa place qu'il se penchait sur moi pour me confier :

— Souffler leur fille aux copains, c'est mon passe-temps favori !

— Comment peux-tu avoir des goûts pareils ? lui avais-je demandé.

— Oh, ce n'est pas une théorie, c'est ma constitution qui veut ça !

— Question de sécrétions hormonales, peut-être ?

Voilà le genre d'échange que nous avons eu, mais sans qu'il aille jusqu'à me toucher, j'étais tout de même la petite amie de Masao.

— Ben oui, justement, j'aimerais autant m'absenter d'ici, plaidait Masao au bout du fil. Et puis je voudrais te voir aussi, tu sais, ça fait longtemps, non ? Tiens, qu'est-ce qui est arrivé à ta voix ? Elle n'est pas un peu bizarre ?

— Tu trouves ? C'est vrai que j'ai une voix glapissante, me dis-je à part moi. Ecoute, c'est à cause d'un drôle de rêve que j'ai fait.

— Tu n'as pas ta voix habituelle. Tu es peut-être avec quelqu'un ?

— Non, je suis seule, bien sûr.

— C'est bien vrai ?

Masao se fit silencieux, comme s'il essayait de saisir l'atmosphère de mon appartement, puis sa voix reparut, posée et très sérieuse : « Dis-moi je t'aime. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Masao était du genre angoissé. Depuis que j'avais commencé à collaborer au Lovership de Yôko, il avait peur que je le trompe. On ne peut pas dire que ses inquiétudes étaient sans fondement, puisque je le voyais forcément moins souvent. Mais même avant, il m'avait soumise à un interrogatoire pour s'assurer qu'il ne s'était rien passé entre Haruhiko et moi. Il y a un an et demi environ, il avait commencé à me tarabuster sur ce sujet : « Haruhiko affirme qu'il t'a fait du plat ! » Ses accusations étaient injustes, mais ça n'avait pas été facile de le convaincre.

— N'essaie pas de t'en sortir en riant ! rétorqua Masao, assez prompt à monter sur ses grands chevaux. Et puis ta manière de rire n'est pas naturelle !

Je n'arrivais pas à m'arrêter de rire, sans doute parce que je ne me trouvais pas dans mon état normal, ce qui

eut pour effet d'aggraver ses soupçons, au point qu'il s'embarqua cette fois dans la plus folle des suppositions :
« Est-ce que Haruhiko ne serait pas avec toi, des fois ? »

Cette fois, j'avais retrouvé mon sérieux.

— Tu es encore à me soupçonner ?

— Non, je ne te soupçonne pas, répondit Masao d'un ton plus calme. Tu me jures qu'il n'y a personne ?

— Est-ce que je me suis jamais intéressée à un autre garçon ?

— Non, c'est vrai. Tu es assez loin d'une lubrique dévoreuse d'hommes.

— Bien sûr !

— Je te demande pardon. Moi aussi, les types je les déteste !

Cette fois il était parvenu à rire paisiblement.

— Bon, alors, je peux venir ?

— Heu... aujourd'hui je préfère pas, non. Ma voix avait repris son ton de fausset : C'est que... je suis indisposée...

— Ah bon, admit-il docilement. Alors, demain, ou après-demain ?

— Après-demain, j'irai chez toi.

— D'accord ! dit-il en raccrochant.

J'étais restée à plat ventre tout ce temps, je me relevai donc. Quelle tête ferait Masao quand il apprendrait que j'avais un pénis ? Ou peut-être que cela ne lui ferait rien du tout, je n'avais pas cessé d'être une femme, après tout, mais ça lui gâterait le paysage. Si je pouvais faire en sorte que cela ne se voie pas, mais comment ? C'est que Masao et moi, nous nous étions promis de nous épouser dans deux ans. Si du moins je décrochais mon diplôme dans les temps car il me fallait réintégrer l'université où j'avais pris un congé sabbatique au printemps, depuis que j'avais commencé à m'occuper de Lovership. De toute manière, ce n'était pas une chose que l'on pouvait dissimuler toute sa vie, et même si on tentait de le faire, le stress que cela

infligerait serait trop grand. Après-demain, il allait falloir le lui dire.

Et si... demain... mon orteil reprenait sa forme première ! Si après avoir dormi tout mon content, cette illusion allait s'évanouir ? Cette nuit, j'avais intérêt à observer et à étudier bien à fond Pénis d'orteil, sinon, ce serait vraiment dommage.

A présent que j'avais abouti à une conclusion, c'est toute ravagotée que j'étendis la main vers mon pied.

— Et même après deux nuits l'orteil n'avait toujours pas réintégré la normale ?

Je ne pus qu'acquiescer à cette question de M.

— Et à l'hôpital ?

— Que voulez-vous que j'aille faire à l'hôpital ? Vous croyez que cela donnera quelque chose si j'y vais ?

— Non, rien probablement. D'ailleurs, à votre place, je ne crois pas non plus que j'irais.

— Au mieux, je deviendrais le cobaye des médecins.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait hier ?

— Je suis restée chez moi, répondis-je en laissant échapper un rire avant la fin de la phrase ; ce qui déclencha un petit sourire entendu chez M.

— Et du point de vue fonctionnel ?

— Je pense que tout va bien. A la différence du rêve... commençai-je, mais je ne sais quelle pudeur me fit hésiter. Disons que je ne dispose d'aucun moyen de m'assurer s'il possède les mêmes sensations sexuelles que l'organe de l'homme.

— Nulle faculté reproductrice, alors ?

— Aucun écoulement.

— Ce serait donc un organe destiné au seul plaisir.

A l'entendre dire cela aussi crûment, le feu me monta aux joues, mais surmontant ma confusion je parvins à ajouter :

— Oui, c'est vraiment l'outil inutile par excellence, et pour les gens et pour la société !